

Marcel à Deauville

Les 64 élèves de l'option cinéma audio-visuel du lycée Marcel Gambier accompagnés de leurs professeurs ont passé une journée à la 49^{ème} édition du Festival du film américain de Deauville



Une journée bien remplie

Du 1^{er} au 10 Septembre se tenait la 49^{ème} édition du Festival du cinéma Américain de Deauville. Les élèves de l'option Cinéma-Audiovisuel du Lycée Gambier y ont assisté le mardi 5 Septembre, et en voici un compte rendu.

Arrivés au petit matin devant le Palais des Congrès de Deauville, face à l'imposant Casino Barrière et aux mythiques Planches, on ne peut parler de l'ambiance du Festival sans parler de l'éléphant dans la pièce. De manière assez infortunée, cette édition du Festival s'est en effet déroulée alors que scénaristes et comédiens américains sont en grève pour réclamer de meilleurs salaires. C'est dans cette ambiance quasi paradoxale et quelque peu tendue que le Festival a commencé avec la diffusion du premier long-métrage de cette journée : *The Graduates*.



"The Graduates", de Hannah Peterson. Film en compétition.

Le film est un drame silencieux mais déchirant sur un funeste rite de passage, qui ne devrait pas en être un : les fusillades en milieu scolaire. On y suit, Geneviève (Mina Sundwall), bientôt diplômée qui a perdu son petit ami Tyler (Daniel Kim) lors d'une fusillade un an plus tôt. Nous suivons aussi Ben (Alex Hibbert) meilleur ami et ancien coéquipier de Tyler au basket qui revient tout juste en ville après l'avoir quittée suite au drame.

Ces derniers temps nous avons pu voir une émergence d'un genre de film assez niche sur le sujet des fusillades scolaires, et avec ces films viennent aussi les multiples scènes auxquelles nous pouvons nous attendre : comme l'appel obsessionnel d'un survivant sur le répondeur d'une victime qui ne l'écouterait jamais, l'exercice de verrouillage qui traumatise à nouveau tout le monde, ou les prises de vues des couloirs de l'école qui ressemblent à celles d'un harceleur. Cependant même si Hannah Peterson s'inscrit dans cette lignée, elle n'y reste pas longtemps au vu de la complexité narrative de son récit. Elle s'intéresse aux répercussions de cette catastrophe. On nous fait découvrir la vie des survivants, le tout dans un lycée où l'on ressent la tension palpable dans l'air des couloirs et des salles de classe. Cet air irrespirable

mélange traumatisme et tabou, le tout synthétisé par une large fresque murale du lycée où est écrit en grandes lettres noires "NEVER FORGET" (N'OUBLIE JAMAIS), une fresque mélangeant message d'espoir et de tendresse pour l'avenir mais aussi des prières et les portraits de ceux qui sont morts.

Peterson se révèle être une cinéaste patiente et particulière. Elle laisse la caméra s'attarder sur ses acteurs et l'émotion se développer. Il est rare que des cinéastes naturalistes parviennent à contrôler totalement la caméra et l'émotion de leurs histoires, mais Peterson s'avère suffisamment talentueuse pour rejoindre ce club.



"Cold Copy", de Roxine Helberg. Film en compétition.

Ce thriller dramatique nous plonge dans les coulisses du monde du journalisme. Mia Scott (Bel Powley) est une étudiante en fac de journalisme. Avec sa meilleure amie et colocataire Sasha, elles sont toutes les deux sélectionnées pour faire partie d'un cours spécial avec la célèbre Diane Heger (Tracee Ellis Ross), présentatrice de l'émission *The Night Report*. Mia fera tout pour l'impressionner et gagner sa place à la télévision. Pour cela, elle doit présenter un reportage sur un sujet de son choix comme projet de fin d'année, mais Mia comprendra très vite que dans le milieu du journalisme, pour survivre, ce n'est pas la vérité qui compte, mais l'histoire, « the story ».

quitte à manipuler ceux qui l'entourent et l'idée même de la vérité.

Cold Copy contient des thèmes qui pourraient se présenter comme un mélange de *Whiplash* de Damien Chazelle et de *Tár* de Todd Field. On y retrouve des intrigues familières sur les luttes de pouvoir entre mentor et mentoré, ainsi que sur le fait de devenir des versions plus laides, de nous-mêmes afin d'accomplir le travail par tous les moyens nécessaires. Mais ce qui différencie ces films de celui d'Helberg, c'est qu'il y a des leçons qui nous sont inculquées autant aux personnages qu'à nous spectateur et même des conséquences pour les protagonistes. Ce qui aurait pu être, de prime abord, divertissant à l'origine devient rapidement troublant.

Cold Copy se concentre trop sur la relation professeur élève entre Mia et Diane, cela fait que la dimension médiatique et critique de l'éthique dans le métier deviennent des enjeux de seconde zone et ne sont pas entièrement et pleinement exploités. Cependant il ne faut pas croire pour autant que le film est dépourvu d'intérêt, certes il ne remplit pas son cahier des charges mais il reste tout de même un long-métrage que je vous encourage à visionner.



"Golda", de Guy Nattiv, film en avant-première.

Le quotidien de Golda Meir, (Helen Mirren) première femme élue au plus haut poste de l'exécutif israélien, qui doit durant l'automne 1973, à l'aube du Yom Kippour, défendre avec férocité et sans relâche le territoire d'Israël contre une coalition arabe menée par l'Égypte et la Syrie. Durant ces dix-huit jours de guerre, nous suivons celle qu'on surnommait la "Grand-mère d'Israël" tentant de conserver sa nation, son

territoire, ses armées mais aussi son sang-froid et sa santé.

Ce biopic en tant de guerre nous offre une approche originale de la situation, en effet il n'y a qu'une seule scène durant l'entièreté du film où l'on nous montre le conflit de manière directe, le reste du temps, le conflit est suggéré et/ou "montré" en utilisant principalement le son. En effet, plusieurs scènes font état de l'évolution du conflit en nous présentant Golda Meir qui écoute avec ses généraux les retransmissions en direct des radios de ses armées. Cette approche originale fait appel à l'imagination du spectateur pour qu'il se crée une image du conflit en cours, et on sait tous que l'imagination du spectateur permet de véhiculer une guerre bien plus sombre. Cette frayeur créée par le spectateur est renforcée par les scènes dans lesquelles Golda se rend secrètement chez un médecin pour faire soigner son lymphome et doit passer par la morgue. Cette dernière se remplit à mesure que le conflit se poursuit. On ne nous montre jamais les corps, seulement des pieds et des silhouettes couvertes de linceul blanc qui s'empilent sur les cellules mortuaires.

Golda nous embarque dans un magnifique biopic relatant comment cette vieille dame a réussi à tenir tête à ses ennemis et a triomphé même lorsque les chances étaient contre elle.

À la fin des deux premiers films, les réalisatrices étaient convoquées sur scène pour participer à une courte séance de Q&A (questions & answers) durant laquelle le public avait l'opportunité de poser directement des questions sur la réalisation, production et/ou conception de leur long-métrage. Nous avons pu apprendre plus en détails comment conceptualiser un film. De quelle idée nous partons ? Qu'est-ce que nous voulons délivrer comme message ? De quelle manière aborder ce sujet/cette histoire ? Et ce ne sont que des exemples.

En définitive, cette 49^{ème} édition du Festival du cinéma américain de Deauville nous a démontré que le paysage cinématographique américain regorge toujours d'idées, de concepts, et d'histoires encore non explorées qui continuent de captiver les spectateurs.

Mattéo Godard

Critique du film en compétition *The Graduates* — Hannah Peterson



Cela fait un an qu'une fusillade a secoué le lycée Lewis et que six pauvres adolescents sont morts. Aujourd'hui les élèves de la promotion qui a perdu certains amis mettent fin à leur expérience au lycée et certains sont tête à tête avec la culpabilité du survivant.

L'une d'entre eux est Geneviève, dont le petit ami, Tyler, faisait partie des personnes tuées et était le fils de John, l'entraîneur de basket-ball de l'école. Geneviève vit mal de n'avoir personne à qui parler de Tyler, ce qui rend difficile la clôture de ce chapitre de sa vie.

Voici donc Ben, le meilleur ami de Tyler, qui essaye de renouer des liens avec tout le monde depuis qu'il a quitté le lycée peu de temps après la fusillade. Mais pour savoir si Geneviève pourra trouver la paix en elle-même et le réconfort avec Ben ou si elle continuera à lutter contre son traumatisme, il vous faudra voir le film.

En tant qu'étudiant et plus précisément en tant qu'élève de terminale j'ai particulièrement aimé ce film et la notamment la vision de la fin du lycée telle qu'en rend compte la réalisatrice.

Ce n'est pas réellement une fin, ce n'est pas un adieu, ni un au revoir «normal» c'est juste un autre chapitre de notre vie qui commence. Le parallèle entre la fin de lycée de Geneviève, un événement important de toute vie et sa difficulté à accepter la mort de Tyler est un parfait exemple de pourquoi je trouve ce film bon : Geneviève est tellement dans son deuil de Tyler qu'elle ne se rend même pas compte qu'elle est en train d'assister au deuil de sa carrière de lycéenne.

Ce qui rend le personnage de Geneviève si notable est qu'elle prend tout sur elle-même pour pouvoir être là pour les autres, même quand elle a besoin d'une épaule pour pleurer, elle reste de marbre et reste forte pour les autres.

Sa relation avec Ben est un exemple plus que parfait. Leur relation est revenue à la vie pour l'unique raison qu'ils ont tous les deux besoin d'un exutoire.

Cependant, Ben ne veut pas ou n'est peut-être pas capable d'être ça pour elle. Il partage un certain degré de remords, mais, comme le montre le film, il ne peut pas être son épaule sur laquelle pleurer.

Ben ne peut pas être celui avec qui elle est vulnérable, avec qui elle peut être loin d'être parfaite et recevoir de la grâce, de la compréhension ou même redécouvrir ce que signifie être proche de quelqu'un que vous aimez.

A bien des égards, c'est déchirant de la voir souffrir car elle se révèle être une adolescente normale qui fait du vélo parce qu'elle ne peut pas conduire la voiture de sa mère, va à des fêtes, a des problèmes avec les garçons et a l'impression que l'université est un facteur décisif pour son avenir. Alors la voir gérer ce deuil en plus de tout ça ? Cela vous fait sentir mal et désolé pour elle.

«The Graduates» est un film plus fort en réflexion qu'en intensité émotionnelle. En le regardant, sa discrétion peut conduire à une forme d'ennui. Certes, regarder Ben laisser des messages vocaux pour avoir l'impression d'avoir une conversation avec Tyler est touchant, tout comme le désir de Geneviève de se reconnecter avec Ben pour avoir quelqu'un à qui parler de Tyler, de leur culpabilité de survivant.

Et bien sûr, il y a le père de Tyler qui continue d'entraîner l'équipe de basket-ball en l'honneur de son fils.

Mais le film apportant un minimum de développement à la mère de Geneviève, et c'est comme si, plus nous rencontrons de personnages, plus le film devient dilué et flou, tout comme le lien émotionnel que nous pouvons avoir avec eux.

De plus, le film ayant refusé les flash-back de la fusillade et du temps d'avant, Tyler n'existe pour les téléspectateurs que sur des photos ou par le message sur son répondeur, ce qui rend maladroit ce film qui veut parler de ceux qui ont survécu à une fusillade dans une école après le départ des caméras d'information.

Pourtant, en ne se concentrant pas uniquement sur Geneviève et en l'étendant à ce que ressentait sa mère, à ce que ressentait le père de son petit ami, puis à Ben, et en entrant ensuite dans la vie de ces gens en dehors de leur lien avec Geneviève, on a l'impression que le film est gonflé et orienté vers un ensemble bien qu'il n'y ait qu'un seul personnage fort.

Mon avis sur ce film est donc majoritairement positif mais je me vois un peu déçu du nombre de portes ouvertes qui ont été refermées sans y avoir même aperçu. A l'issue du film, on se sent nourri mais encore un peu sur sa faim.

Adrien Ferdjallat

Cold Copy, film en compétition de Roxine Helbert: un film aussi captivant que décevant



Dès les premiers instants, *Cold Copy* nous offre la promesse d'un thriller qui évoque le monde du journalisme d'investigation avec une approche classique mais incisive. Il plonge le spectateur au cœur d'un voyage semé d'embûches vécues par Mia Scott (incarnée par Bel Powley), animée par le désir d'apprendre auprès de son idole, Diane Heger (jouée par Tracee Ellis Ross), une journaliste implacable qui dirige une émission d'investigation.

Au sein d'un groupe d'étudiants triés sur le volet, Mia devra se plier à l'obsession de Diane pour dénicher les récits qui captiveront les téléspectateurs. Le film explore des thèmes tels que la compétition, la rivalité et la pression, et nous fait pénétrer dans les coulisses exigeantes du journalisme quel qu'en soit le coût.

La principale qualité de ce film réside dans sa capacité à susciter une pléthore d'émotions chez les spectateurs. Il nous entraîne directement dans son sillage, transformant le rêve de Mia Scott en un désir ardent qui devient le nôtre. Dès les premières minutes, l'intensité est palpable, caractérisée par des plans dynamiques, une bande-son percutante, et des gestes vifs de la part des acteurs, créant ainsi une tension constante.



Pour exemple examinons l'entretien de candidature de Mia avec la journaliste Heger. Cet entretien pose d'emblée le cadre de la relation conflictuelle naissant entre les deux

personnages. Une jeune étudiante, néophyte mais pas candide, désirant à tout prix réussir, affronte une reporter expérimentée et despotique qui l'humilie. Entre haine, tyrannie, respect et admiration, Mia et Heger se lancent dans un dangereux jeu du chat et de la souris qui ne laissera aucune d'entre elles indemnes.

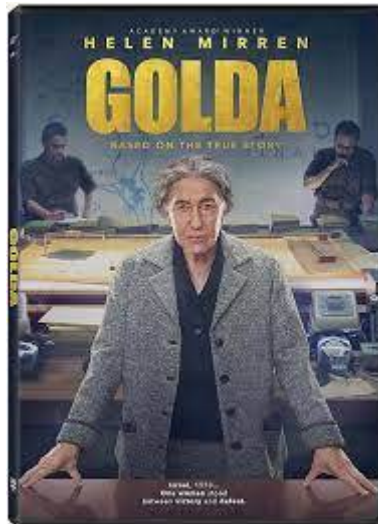
Dans la droite ligne de *Le diable s'habille en Prada*, *Cold Copy* met ainsi en place un puissant rapport de force entre deux figures féminines au caractère bien trempé. Tel un diable à abattre, dangereux et sanguinaire, Heger porte toujours à l'antenne une veste rouge. Lorsqu'elle offre à Mia une de ses anciennes écharpes, également de couleur rouge, c'est comme si la présentatrice transmettait à la jeune fille sa force et ses stratagèmes, en reconnaissant en Mia son égale. Il est cependant dommage que l'issue du match soit quelque peu attendue.



En effet dès les premières images, le film annonce clairement son intention de soulever des questions sur la vérité et l'éthique dans le journalisme d'investigation. Cependant, il ne parvient pas à éviter les pièges courants et les clichés liés à ce sujet. Des problèmes tels qu'une mise en scène incapable de suggérer, un scénario prévisible et une musique qui cherche à forcer l'émotion, font que *Cold Copy* semble presque glisser vers ce qu'il essaie de critiquer : une histoire qui manque d'authenticité et qui reste en surface.

Mehdi Arrouche

Golda, film en avant-première de Guy Nattiv : Un hommage à la grand-mère d'Israël.



Golda compte parmi les films dressant le portrait de personnalités importantes à travers l'histoire de l'humanité. Il n'échappe pas au cliché du film représentant un personnage portant le poids du monde sur ses épaules, et possédant une personnalité telle que le spectateur éprouve par nature un sentiment d'empathie à son égard.

Le film aborde du côté Israélien, la guerre du Kippour qui s'est déroulée du 6 au 24 octobre 1973, et retrace l'attaque par surprise d'Israël par la Syrie et l'Égypte. Dès la guerre commencée, les jours se succèdent et se ressemblent. Israël et ses ministres doivent se ressaisir et parvenir à faire face à cette invasion inattendue.



Nous ne pouvons pas nier qu' Helen Mirren incarne avec brio le rôle de la dame de fer d'Israël. Le spectateur perçoit avec aisance le sentiment maternel qui semble submerger Golda à la moindre perte de soldats. Sa vulnérabilité est très représentée à l'écran, et le spectateur a accès aux coulisses de la guerre, non seulement à travers les discussions avec les autres

ministres, mais également à travers sa fragilité, en évoquant sa maladie, et la complexité d'assumer le rôle qui est le sien chaque matin face à des hommes, et face à la douleur d'un pays entier. Le spectateur assiste aux décisions prises par ceux qui dirigent la guerre, et n'a pas accès au champs de bataille de manière directe. Cet aspect fait la force du film, le spectateur est plongé au cœur de la guerre, mais il faut parvenir à adhérer à la fameuse ambiance du huis-clos pour ne pas perdre le fil narratif et apprécier les différents plans qui se déroulent entre quatre murs.



L'atmosphère est pesante, la guerre est omniprésente à travers le symbole de la cigarette qui détruit Golda à petit feu. Celle-ci représente à la fois la grand-mère soucieuse du bien être de sa patrie, et la politicienne qui a échoué aux côtés d'un gouvernement malheureusement incompetent dans ses décisions, et qui regarde désormais avec horreur le sang qu'elle a sur les mains, à cause du désastre qu'a causé la guerre. Telle est l'image qui reste gravée dans les souvenirs du spectateur après le visionnage du film.

Clémentine Jouet